



Histoire des noms anciens de Madagascar : réévaluations et nouvelles hypothèses

Alain Clockers



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/oceanindien/1704>
DOI : 10.4000/oceanindien.1704
ISSN : 2260-7730

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2014
ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Alain Clockers, « Histoire des noms anciens de Madagascar : réévaluations et nouvelles hypothèses », *Études océan Indien* [En ligne], 51-52 | 2014, mis en ligne le 30 septembre 2015, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/1704> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/oceanindien.1704>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juin 2021.



Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Histoire des noms anciens de Madagascar : réévaluations et nouvelles hypothèses

Alain Clockers

J'ai le plaisir de remercier ici le Professeur Claude Allibert de l'Inalco, pour ses conseils et encouragements ainsi que pour les longues conversations partagées sur ce sujet qui continue de nous passionner. Je lui dois également quelques précieux documents qu'il a eu la gentillesse de me faire parvenir à Mayotte, et qui m'ont permis notamment d'illustrer ce petit travail.

« ... Nous ne trouverons la vérité, si nous nous contentons de ce qui est déjà trouvé... Ceux qui écrivirent avant nous ne sont pas pour nous des seigneurs mais des guides. La vérité est ouverte à tous, elle n'a pas encore été possédée toute entière ».
(Gilbert de Tournai, moine franciscain belge du XIII^e siècle, cité par J. Le Goff, 1957, 99).

- 1 Depuis que les scientifiques des XIX^e et XX^e siècles¹ se sont penchés sur les textes anciens racontant des voyages à travers l'océan Indien occidental², ils ont tous été intrigués par des noms étranges comme Ménouthias, Phébol, Quanbalû, Madeigester, Malichu ou Cerné. Quelle que soit l'exacte orthographe avec laquelle ils ont été transcrits, ces noms continuent aujourd'hui de poser un problème de compréhension et d'interprétation. De quel endroit pouvaient bien parler les auteurs de ces textes écrits il y a près de mille à deux mille ans ? Ils voulaient désigner vraisemblablement des noms de lieu, de région ou d'île. Mais où étaient-ils situés ? Leur localisation est devenue difficile à établir au cours des siècles. Des hypothèses furent émises à profusion, jusqu'à y « perdre son grec et son latin ». Chaque interprétation avait fini par former son clan d'adeptes : les uns affirmaient qu'il ne pouvait s'agir que de telle ou telle île ou cité portuaire localisables au large des côtes orientales africaines ou au milieu de l'océan, d'autres préféraient

nier la réalité de ces endroits, prétextant que tout cela n'était finalement que pure invention. Aujourd'hui, on se réfère aux paradoxographes de l'époque hellénistique³ pour mentionner ces mots comme n'ayant aucun sens connu, comme étant des bizarreries inexplicables et inexplicables. On parlera d'hapax, quand on veut dire que tous ces noms de lieux sont extrêmement rares et qu'ils ont été imaginés, inventés.

- 2 Nous proposons d'aborder ici ces termes autrefois employés pour désigner des lieux⁴, de manière à leur donner du sens, non pas à partir des coordonnées qui accompagnaient les textes qui les ont révélés, mais plutôt sur le seul plan de la linguistique. Ces noms ont été d'abord écrits en langue grecque, puis en langue latine avant d'être « transformés » en langue arabe et connaître des graphies de différentes formes. Nous avons cherché à savoir ce qu'ils signifiaient. Quelle « réalité » pouvait bien se cacher derrière les lettres qui les composaient ? Qui furent leurs auteurs initiaux et qu'ont-ils voulu signifier ? Comment ont-ils procédé pour connaître ces noms et les recopier ? Les textes qui les contenaient et qui nous sont parvenus sont-ils des originaux ou des copies ?
- 3 Il est peut-être utile de rappeler que les textes et cartes d'autrefois destinés à la navigation n'étaient pas établis pour distraire, amuser ou faire accroire quoi que ce soit. Dans l'Antiquité, la navigation en haute mer ou par cabotage était une chose sérieuse qui se faisait au risque d'y perdre sa vie. Il s'agissait d'atteindre des lieux lointains où s'achetaient des produits marchands de haut rapport. Les chemins pour y arriver devaient être connus. Toute information utile était donc bienvenue. Des cartographes, des lettrés cherchèrent à établir par écrit les informations nécessaires pour atteindre ces régions. Ils l'ont fait avec sérieux. Les textes originaux ont été écrits après plusieurs vérifications faites auprès de marins bien informés. Des érudits recherchaient à croiser les renseignements obtenus. Des auteurs comme Ptolémée, Pline l'Ancien, Flavius Arrianus, Marcien d'Érythrée ou Marin de Tyr ont interrogé des marins qui avaient navigué le long des côtes africaines⁵ sans négliger les textes déjà écrits par leurs prédécesseurs.
- 4 Convaincu qu'il fallait décomposer, recomposer, lire et relire ces termes pour tenter de les restituer dans leur état initial, nous sommes arrivés à en avoir une lecture que nous pensons plausible. Ces opérations n'auraient pu être menées sans tenir compte des travaux de chercheurs tels que Devic, Ferrand, Reinaud, A. Grandidier, Mauny, Deschamps, Janvier, Hébert ou Allibert (parmi les plus importants)⁶, ni non plus sans procéder à une relecture des cartes de Ptolémée, d'Idrisi et de quelques autres.
- 5 Il nous a fallu également prendre en compte quelques-unes des techniques d'écriture utilisées par les scribes de l'Antiquité et du Moyen Âge (comme les abréviations, par exemple). L'erreur étant humaine, nous avons observé – comme beaucoup d'autres avant nous⁷ – l'existence de plusieurs fautes commises par les copistes eux-mêmes. La lecture des textes grecs transcrits et traduits dès le xx^e siècle et surtout celle du *Codex*, conservé à l'Université d'Heidelberg, nous ont convaincu sur ce sujet.

Le scribe et son manuscrit

Le texte original

- 6 Les textes originaux étudiés ont été établis par des lettrés d'Alexandrie, d'Athènes ou de Byzance, entre les I^{er} et IX^e siècles après J.-C. Ils maîtrisaient les langues grecque et

latine et leurs travaux furent le fruit d'une collecte d'informations opérée auprès de témoins oculaires, en l'occurrence des marins ou des pilotes de bateaux ayant navigué le long des côtes africaines, arabes, persanes ou indiennes. Même les témoignages de marchands coutumiers du périple en Inde sont évoqués⁸. Les connaissances de ces érudits se sont complétées au contact des gens de mer dont l'expérience était irremplaçable. C'est ainsi que, sans être jamais allé dans toutes les contrées qu'ils décrivaient, ils sont parvenus à expliquer la manière d'y arriver, d'y trouver des repères fiables, à informer sur les produits à acheter et sur la manière de rejoindre leur port d'origine.

- 7 Leurs enquêtes les avaient incités à transcrire les sons tels qu'ils ont été prononcés par leurs informateurs. Les voyelles et consonnes qui composent ces textes ont été assemblées par un lettré qui les a « figées » dans l'écriture. Nous sommes ici au premier stade de distorsion possible entre les sons émis et les lettres utilisées pour les transcrire. En outre, ce qui est dit de façon sensée (= qui a donc un sens et est compréhensible comme tel) doit être transcrit également de façon sensée (= qui doit donc être compris à son tour pour être transmis avec le sens qu'il porte). Pour s'assurer que le texte qu'il écrit a un sens, l'auteur doit en outre recourir à ses propres connaissances (habituellement celles des érudits de son temps). L'auteur construit donc un nouveau texte à partir du témoignage qu'il a recueilli et il « s'arrange » pour que l'ensemble de ce qu'il a entendu ait du sens : il cherche avant tout à être compris de ses contemporains.

Les copies

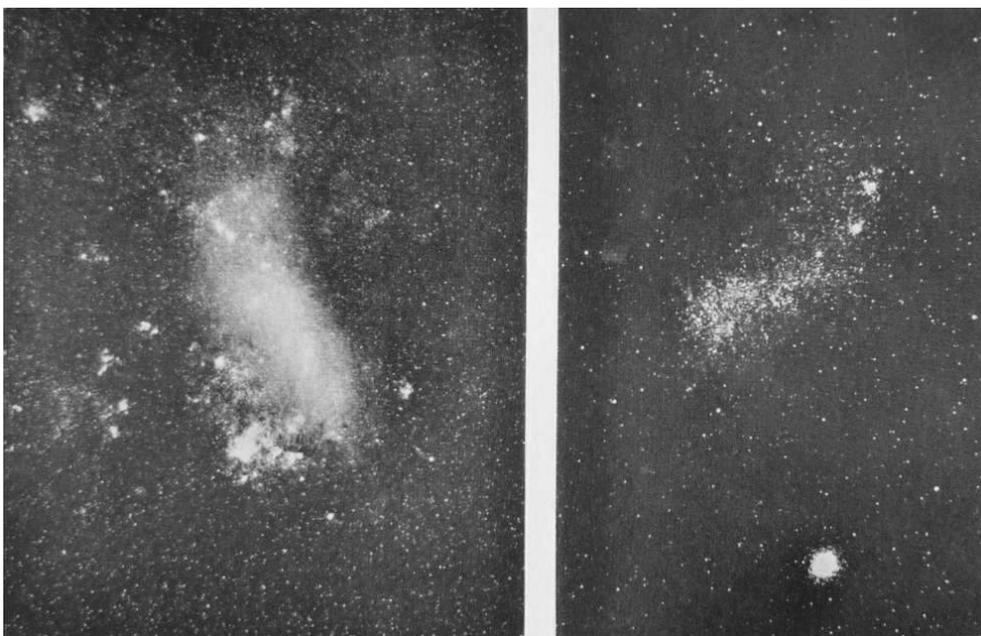
- 8 Une fois écrit, ce texte sera lu et recopié non seulement par les contemporains de l'auteur mais aussi par les générations suivantes qui, à leur tour, produiront des copies. L'imprimerie n'existant pas à ces époques, ce sont des scribes qui s'attellent à la tâche. Nous arrivons ici au second stade de distorsion possible du texte : entre le texte dont on fait la copie et la copie même que l'on est en train d'écrire. Toute copie de texte étant assurée par une main humaine, des erreurs vont inévitablement apparaître, bénignes ou sérieuses, allant parfois jusqu'à contrefaire le sens du texte initial. Certains textes ont été recopiés plusieurs fois, augmentant ainsi les risques d'erreurs qui finiront par figurer sur des exemplaires plus tardifs, recopiés ou réimprimés à la Renaissance, au point que les lecteurs d'aujourd'hui lisent des mots à l'orthographe altérée, s'échinent à comprendre la signification de phrases formées de mots mis bout à bout sans qu'on y comprenne quelque chose.
- 9 Les paléographes savent que les anciens copistes avaient des habitudes d'écriture, qu'ils suivaient certaines règles de calligraphie, obéissaient à des codes. Ainsi, par exemple, leur travail fastidieux les avait incités à multiplier des abréviations dont la lecture et le sens ont pu devenir caduques au cours du temps. Fatigués, ennuyés ou distraits dans l'accomplissement de leur travail de copiste, ils n'étaient pas à l'abri de certains oublis. Certains scribes, peu savants, se contentaient de recopier le texte tel qu'ils pensaient le lire, ne se souciant plus trop de savoir si ce qu'ils copiaient signifiait encore quelque chose. Ce n'était pas leur affaire. C'est ainsi que prirent naissance des noms de lieux formés de lettres qui ne signifiaient plus rien. Des diphtongues étaient devenues des voyelles longues, des consonnes ou des voyelles avaient pris d'autres formes, des morceaux de textes ou des groupes de lettres se retrouvaient attachés l'un à l'autre

contre toute logique syntaxique. On était désormais bien loin de la graphie originelle. Pour parvenir à retrouver cette dernière, il est devenu nécessaire désormais de tenter des hypothèses. Oser de nouvelles graphies, recomposer certains noms en tenant compte également et, surtout, de l'univers scientifique des premiers écrivains. Il fallait comprendre leurs cosmographies, connaître leur intellection du monde.

Le cartographe : le globe et le planisphère

- 10 Les cartographes étaient confrontés à un problème majeur : la taille de leurs cartes. D'une surface trop réduite, elles ne permettaient pas d'y inscrire tous les noms, en tout cas avec leur orthographe complète. Ici aussi, on a dû utiliser des abréviations. Des noms propres ou communs devinrent ainsi méconnaissables : leur transcription obéissait aussi à certains codes.
- 11 D'autres écueils existent sur le parcours menant à la compréhension des noms attribués successivement à Madagascar. Les noms recopiés pouvaient l'avoir été à partir de textes déjà corrompus. Certains cartographes maîtrisant mal ou peu les questions de latitude et de longitude plaçaient des îles, des pays, des régions en des endroits qui nous paraissent aujourd'hui invraisemblables (voir la carte de Ptolémée et celle d'Idrisi).
- 12 Il est important de prendre en compte les transcriptions de mots grecs ou arabes en écriture latine, ou de noms d'origine indienne translittérés puis transcrits en latin ou en français⁹.
- 13 Enfin, si l'on considère les périodes hellénistiques et byzantines, il faut garder à l'esprit le cosmopolitisme des moines copistes ou des simples scribes qui maîtrisaient à l'époque plusieurs langues et cultures induisant des « passerelles » fréquentes entre leur langue maternelle et les autres langues et cultures auxquelles ils furent sans cesse confrontés. Passer du grec au latin, ou de l'araméen au grec avant d'aboutir à un texte en langue latine ou arabe, voilà des exercices où la maîtrise de l'écriture ne pouvait empêcher quelques erreurs de transcription. Alexandrins, grecs, byzantins, latins, syriaques, araméens, les copistes n'étaient pas à l'abri de quelques fautes. Sans oublier, encore, qu'au moment de l'établissement du texte original, des mots mal prononcés ou des lettres mal lues ou copiées avaient déjà pu mener à quelque contresens.
- 14 Une ultime remarque liminaire s'impose en ce qui concerne la vision nocturne du ciel¹⁰. Les nuits étoilées formaient une carte bien connue des géographes et des marins qui sillonnaient autrefois l'ouest de l'océan Indien.
- 15 En s'interrogeant sur l'origine du nom « Comores », on bute sur un mot étrange : *kmr*¹¹. D'origine sémitique, il pose le problème des signes diacritiques et de la vocalisation. Les anciens géographes arabes optèrent tantôt pour la graphie *Kamar*, tantôt pour la graphie *Komor*. La racine trilitère nous ramène toutefois au sens dominant du mot : « *clarté lumineuse, lune* ». En effet, la lune est bien appelée en arabe « *al-Kamar* » (ou *al-Qamar*) et le nom d'« îles de la Lune » continue de désigner l'archipel aujourd'hui. Mais pourquoi appelle-t-on ces îles du nom d'un astre qui n'est ni plus visible ni plus beau que dans d'autres régions du globe terrestre¹² ?

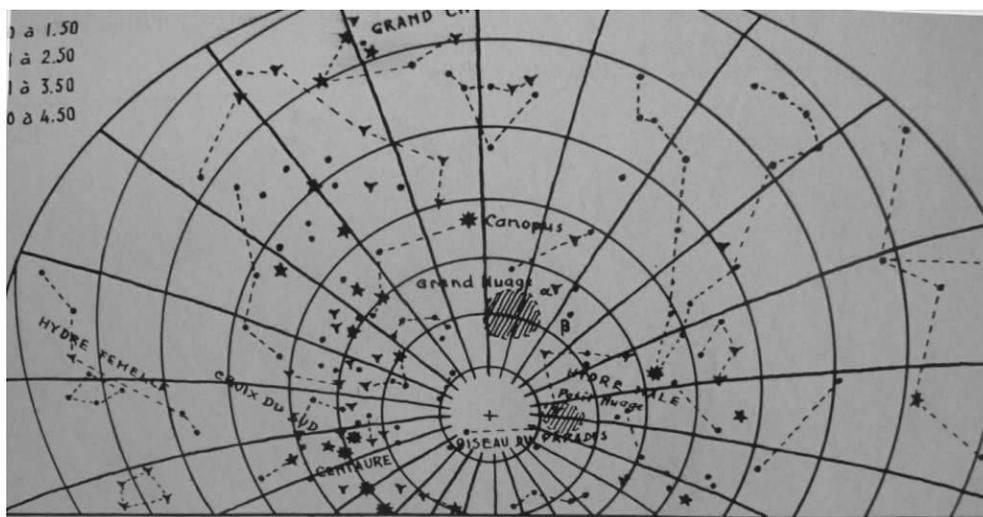
Illustration 1



Les Nuages de Magellan dans le ciel austral
J.-C. Hébert, 1965

- 16 Parlait-on seulement de la même Lune ? Les scientifiques ont recherché dans le ciel austral ce qui pouvait avoir une luminosité particulière, spécifique à l’océan Indien. Une brillance qui pouvait ressembler à celle produite *mutatis mutandis* par la Lune. Un astre ou des étoiles plus lumineuses que d’autres ? Était-ce possible ? Des érudits ont fini par trouver dans le ciel austral deux groupes d’étoiles appelés Nuages de Magellan¹³. Ils sont situés au-delà de la Voie lactée, à plusieurs années-lumière, et produisent une luminosité suffisamment forte pour être distingués et reconnus par les marins de l’océan Indien. Assimilés à une sorte de lune ou de deux lunes, ils n’atteignent toutefois ni une taille équivalente, ni une mobilité¹⁴ égale à notre astre nocturne. Localisés plein sud dans le ciel austral, ces fameux « Nuages » devinrent donc le point cardinal méridional indispensable aux navigateurs en route pour Madagascar et ses environs. L’île sera d’ailleurs inévitablement associée à ce « nuage lunaire » : les Himyarites, les Grecs, les Romains et plus tard les Arabes utiliseront d’ailleurs des noms qui l’attestent (voir le schéma reconstitué ci-dessous).

Illustration 2



Carte du ciel de Madagascar

Tandis que le Croix du Sud se lève, le Petit Nuage de Magellan est près de se coucher, et le Grand Nuage culmine en direction du Sud

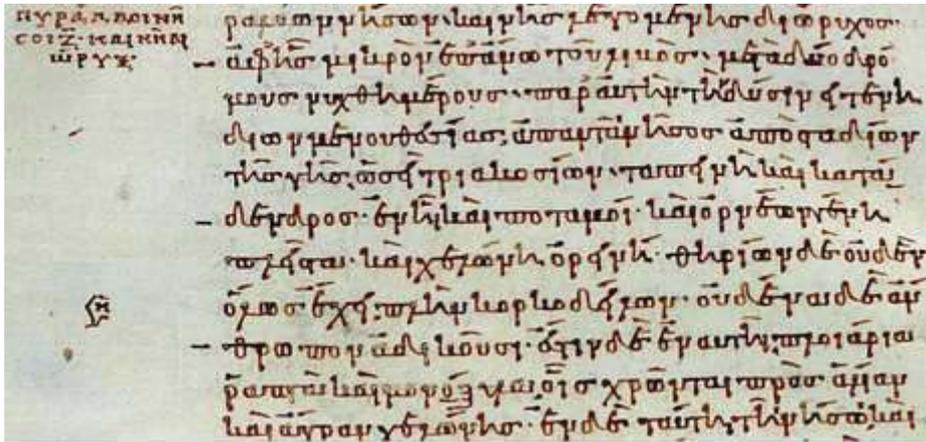
J.-C. Hébert, 1965

- 17 Pour comprendre les hypothèses proposées ci-dessous, il est indispensable de tenir compte de la religion et de la mythologie grecques. L'attribution d'un caractère divin à tous les astres est déterminante. C'est Chantraine qui rappelait à juste titre que « *les Grecs voient leurs dieux sous forme corporelle et non comme des esprits* » (Chantraine, 2009, 413).

L'île de Ménouthias

- 18 Ce nom nous a été transmis par plusieurs textes écrits en langue grecque entre les 1^{er} et 1^{er} siècles apr.J.-C. Le texte de référence est le fameux *Périple de la mer Érythrée*, qui n'est connu que grâce à un *Codex* de l'époque byzantine, appelé le *Palatinus Heidelbergensis graecus 398*. Ce *Codex* renferme une série de manuscrits attribuables à un cercle d'érudits et de copistes actifs à Constantinople durant le 1^{er} siècle.
- 19 Alfred Grandidier, dès 1885, avait ainsi énoncé la problématique du mot « Ménouthias » :
- Non loin de ce cap (...) est située l'île désignée sous le nom de Ménouthias ou Ménouthésias (*Μενουθιάς* ou *Μενουθεσιάς νήσος*) (...) Est-elle celle que nous appelons aujourd'hui Madagascar ? Est-ce au contraire la Grande Comore, Mafia, Zanzibar, Pemba, ou même Mogdicho ?

Illustration 3



Passage du texte de Flavius Arrianus extrait du Périple (Codex du IX^e s.) « diō n menouth[e]isias » : premier mot de la 4^e ligne

Source : Cod. Pal. graec 398 Sammelhandschrift (Konstantinopel, letztes Viertel 9. Jh) (Universitätsbibliothek: ub@ub.uni-heidelberg.de)

- 20 Ci-dessous est présentée la transcription moderne en grec proposée par Remacle, qui utilise celle de Schoff et y ajoute une traduction française (voir site Remacle, sur Internet) :

μέχρι Πυραλάων νήσων καὶ τῆς λεγομένης διώρυχος, ἀφ’ ἧς μικρὸν ἐπάνω τοῦ λιβῶς μετὰ δύο δρόμους νυκθημέρους παρ’ αὐτὴν τὴν δύσιν εἰτενηδιωμ Μενουθιάς ἀπαντᾷ νῆσος ἀπὸ σταδίων τῆς γῆς ὡσεὶ τριακοσίων, ταπεινὴ καὶ κατάδενδρος, ἐν ἧ καὶ ποταμοὶ καὶ ὀρνέων γένη πλεῖστα καὶ χελώνη ὀρεινή.

- 21 Traduction : « Jusqu’aux îles Pyralaoi et que l’on appelle le canal si l’on fait route au sud-ouest, pendant une navigation de deux jours et nuits le long de la côte Ausanitique se trouve l’île Menouthias à environ trois cents stades du continent ; c’est bas et boisé, et il y a des rivières avec beaucoup d’espèces d’oiseaux et de la tortue terrestre ».
- 22 À la lecture du texte grec de Schoff et de la traduction proposée par Remacle, un profane, disposant de quelques notions de grec ancien, ne peut que partager la remarque pertinente d’Eyriès et Malte-Brun formulée au début du XIX^e siècle :

À l’extrémité méridionale de cette même route de droite, est mentionnée la fameuse île de Menouthias, mais elle y figure au milieu d’une phrase singulièrement corrompue, qui a mis à la torture la sagacité des philologues, sans que leurs élucubrations aient réussi à découvrir une restitution qui satisfasse en même temps aux conditions paléographiques et au sens naturel du discours.

- 23 Si la transcription proposée par Casson est plus conforme au texte du Codex, la traduction qu’il propose élude également toute explication sur l’énigmatique expression « εἰτενηδιων Μενουθ[...]ιάς ».

- 24 Néanmoins, aussi « corrompus » seraient-ils, les textes de Schoff et de Casson appellent les mêmes remarques :

- le copiste du Codex ne donne aucune majuscule aux noms Azania, Nikon, Ménouthias. Pourquoi Schoff et Casson écrivent-ils ces noms avec une majuscule, jetant le doute sur la nature de ces mots : ont-ils une signification singulière, commune ou désignent-ils bien une localité, un endroit, une divinité méritant qu’on les distingue par une majuscule ? Ces mots ont-ils un sens commun qui les banalise au point de les priver de majuscule ?

- l'orthographe française de « Ménouthias » ne correspond pas aux lettres employées dans le *Codex*. Casson l'a bien remarqué ;
 - Schoff fait suivre le mot « diô » (« διω ») de la lettre « m » (« μ ») alors que le *Codex* note un « n » (« ν »). Casson fait bien la correction ;
 - les dernières lettres de « Ménouth[...]*ias* » sont difficilement compréhensibles : pour simplifier la transcription, Schoff choisit de les ignorer et de ne retenir que la graphie « Ménouthias ». Casson choisit de faire comme nous : il met entre crochet les lettres illisibles.
- 25 Quand nous intégrons le terme « ménouth [...] *ias* » dans l'ensemble de la phrase qui l'enferme, nous parvenons à diverses lectures qui nous ont inspiré des hypothèses d'interprétations. Sans aller jusqu'à formuler ici un argumentaire exhaustif, nous nous contenterons de présenter ces hypothèses qui toutes sont fondées sur l'élément qui nous paraît être au centre de la désignation de ce lieu, à savoir le mot « μεν » mis pour « μην ». C'est un vieux mot de la « lune » en grec auquel s'est substitué le terme « σεληνη » jugé plus expressif (Chantraine, 2009, 669-670).
- 26 Nous verrons plus tard que cet astre est impliqué dans toutes les références et désignations qui concernent l'île de Madagascar (appelée par les Arabes, île *Komr*, avant de recevoir d'autres noms dont nous parlerons). Voici nos hypothèses :
- soit le mot désigne la déesse Lune (« ménou-théias » ou « menou-thias »), rappelant sa brillance avec le mot précédent (« diô »), désignant ainsi la « brillance (luminosité) produite par la déesse Lune » : littéralement « nous arrivons sous la brillance de la déesse (divinité) Lune » ;
 - soit nous retenons le morphème « thiasos » signifiant « groupe », il nous amène à lire « nous arrivons sous la luminosité d'un groupe de Lunes (ou appartenant ou dépendant de la Lune) » ;
 - soit nous retenons le mot « nouthos » qui nous rapproche de la glose « nuthon » évoquant un nuage, auquel cas, nous pourrions lire : « nous arrivons sous la luminosité du (ou des) nuage(s) de la Lune ». Cette hypothèse nous rapprocherait singulièrement des fameux « Nuages de Magellan » déjà mentionnés ;
 - soit nous nous approchons du terme « outhar » signifiant « mamelle », « poitrine de la femme » dont pourraient dériver « outhatoeis » (« qui concerne la mamelle ») ou, par extension, « qui donne du lait ». Nous aurions alors le sens de « la luminosité de la Lune donnant du lait » ou la « luminosité produite par les mamelles de la Lune ». On serait en présence d'une allusion à la nature de nuages qui seraient similaires ou feraient penser aux autres nuages stellaires formant la Voie lactée, celle-ci étant également d'origine divine.
- 27 Nous arrêterons ici cette énumération d'interprétations possibles, qui attendent chacune une démonstration définitive. Nous ne les avons présentées ici qu'à titre informatif et sans pouvoir définitivement affirmer que le mot « ménouth(...)ias » est un nom propre ou un nom commun. Sans savoir, en tout cas, s'il désigne le nom de l'île de Madagascar elle-même ou la « brillance astrale » sous laquelle l'île est placée, c'est-à-dire les Nuages de Magellan.

L'île de Phébol : île de la déesse Lune

- 28 « L'île Phébol, d'après le traité *Περί Κόσμου* qu'on attribue à Aristote est située du côté du golfe Arabique et est aussi grande, sinon plus grande, que Taprobane (Ceylan) » (Grandidier, 1892, 1, note a). Le nom de cette île est originellement formé de deux noms latins :
- Phoebé ou Phébé, déesse Lune (dans les mythologies grecque et latine) ;

- le mot latin *insula* (= île), prononcé *insola* ou *insoula*, fut abrégée en *isola* puis *isla* ou *-ola*. Les cartographes, avides d'abréviations, additionnèrent les deux termes pour aboutir au nom de *Phébola*. Le *-a* final devenant un *-e* muet cessa d'être prononcé : ainsi aboutit-on à la transcription du « *Phébol* » « île Lune » ou « île de la déesse Lune ».
- 29 Cette référence à l'astre lunaire nous rapproche inévitablement des interprétations proposées ci-dessus pour le terme « *Ménouthésias* ».

L'île de Quanbalu : avatar du nom « Phébol »

- 30 Ce nom se retrouve dans quelques documents et cartes grecs et arabes. Il a donné lieu à de nombreuses supputations quant à sa véritable existence et à sa localisation possible. Or, il semble bien qu'ici aussi, le nom résulte d'une erreur de copiste.
- 31 Nous posons ici l'hypothèse d'une erreur de transcription commise entre un texte à l'origine latine vers un texte arabe qui, à son tour, fut retranscrit en écriture latine et considéré d'origine arabe. Quel fut le processus de ce lapsus scriptural faisant passer le mot « *Phébol* » au mot « *Qanbalu* » ?
- 32 Le mot « *Qanbalu* » a été écrit différemment au cours des siècles. A. Grandidier (1885, 12) cite, par exemple, « *Faubalou* », « *Çanilou* » et « *Kanbalou* ». Dans la géographie d'Abou'l Féda, on lit même « *Qoubolah* ». La transcription « *Fambalu* » existe également. Les copistes seraient passés du mot *Phoebe + insoula* à celui de *Foeboula* pour aboutir à la graphie « *Fembula* » qu'une erreur de copiste transforma en « *Fambula* » avant de devenir « *Kambula* » puis « *Kanbalu* » (après interpolation de voyelles).
- 33 Il est vraisemblable que le mot a connu des prononciations différentes selon les langues parlées par les marins des différentes régions de l'océan Indien. Les scribes n'auraient alors fait que transcrire les noms tels qu'ils les entendaient prononcer.
- 34 La première orthographe de ce mot fut sans doute *Fambalou*, qui n'est qu'une lecture altérée phonétiquement du mot latinisé *Phébol* dont on vient de parler. Le *F-* initial (équivalent phonétique mis pour le *ph-* grec) a été transcrit erronément avec un *K-* dont la graphie est très proche. En effet, les deux barres horizontale et latérale de la lettre *F-* ont été écartées l'une de l'autre lors d'une mauvaise copie : la barre du dessus fut placée plus bas et son extrémité orientée vers le dessus alors que la barre initialement au milieu a simplement été inclinée vers le bas : cette mauvaise graphie a donc donné la lettre *K-* à la place de la lettre *F-*. C'est finalement cette lettre *K-* qui va s'imposer dans les manuscrits et les cartes successives. Le *K-* sera recopié *Q-*, lettre représentant le même son dur. Les arabophones privilégièrent cette dernière lettre qui, pour être prononcée en écriture latine, avait besoin de la lettre *-U* pour former *QU-*. Cependant, la fréquentation de la langue swahili orienta cette lecture vers la forme *Kwa-* mis pour *Qua-*, qui aboutit ainsi à un nom à l'orthographe et à la consonance bantoue *Kwambalu*.
- 35 Grandidier (1885, 11-13) fait remarquer que Maçoudi, dans ses *Prairies d'or*, parle d'un « canal de 500 milles de long sur 1000 milles de large, au fond duquel sont situés, à la suite du pays des Zendj, le Sofala et le Wakwak et où se trouve, entre autres îles, à une distance d'une à deux journées de navigation du continent, l'île de Kanbalou ». Grandidier ajoute que beaucoup de savants ont pensé que *Kanbalou* était Madagascar¹⁵, mais précise qu'il n'est pas de cet avis et préfère voir l'île comorienne d'Anjouan sous ce nom employé par Maçoudi.

L'île de Iamboulos

- 36 Après la reconstitution de l'étymologie de *Phébo* ou *Phébol*, ayant glissé progressivement vers *Fambalou* avant de devenir *Kanbalu*, la lecture de Diodore de Sicile et de « ses » aventures de *Iamboulos* donnent un autre sens à ces dernières. En effet, les noms *Fambalou* et *Iamboulos*¹⁶ sont fort proches et concernent tous deux une île jugée énigmatique mais placée par tous les érudits dans la partie méridionale de l'océan Indien (à partir des textes anciens). S'il fallait parler de paradoxographie, nous en aurions ici un parfait exemple. Plusieurs auteurs anciens ont voulu voir Madagascar sous le nom de l'île visitée par ce fameux *Iamboulos*, mais nous n'approfondirons pas cette hypothèse ici.

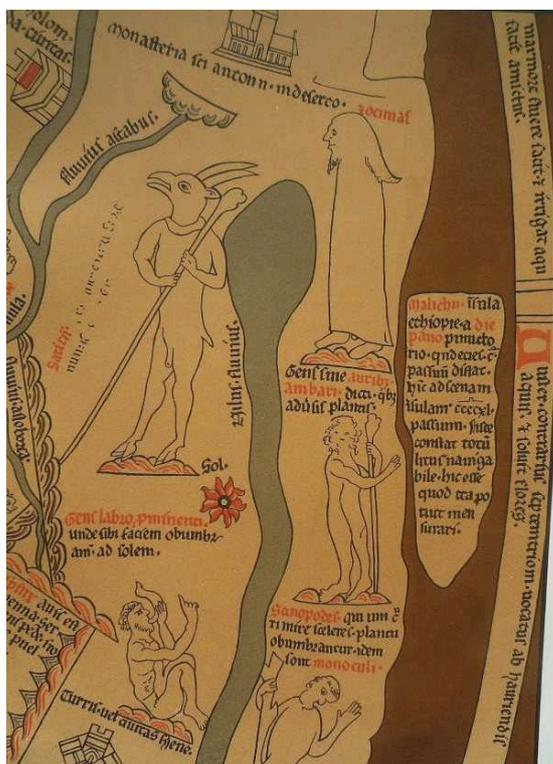
L'île de Madagascar

- 37 Grandidier (1885, 22-23) a parfaitement compris la problématique de l'évolution du nom de « *Madagascar* ». Il a saisi que « tout » était parti du géographe de Roger II, roi normand de Sicile : le célèbre Idrisi. Même s'il n'est pas toujours tendre dans ses commentaires sur le travail du cartographe maghrébin, voici ce qu'il écrit :

Les rares planisphères et mappemondes que nous ont légués les géographes européens du Moyen Âge montrent que, jusqu'à la fin du xv^e siècle, ils ont copié Edrici avec quelques variantes de peu d'importance. (...) Richard de Haldingham, sur la mappemonde qu'il a peinte en 1300 dans la cathédrale de Hereford, semble cependant l'avoir représenté sous le nom de Malichu qui pourrait en effet être cette grande île située au Sud-Est du continent africain.

- 38 Effectivement, au début du xiv^e siècle, après le retour de Marco Polo qui parla bien de Madagascar (prononcé « *Madeigascar* ») – comme l'a très bien démontré, et de façon définitive Allibert (2005) –, nous trouvons une carte curieuse qui mentionne une île dont Grandidier nous dit qu'elle portait le nom de Malichu. Le lecteur sait désormais l'importance de la transcription de noms propres en langue latine et le rôle primordial joué par les abréviations. Ce fameux Malichu apparaissant en Angleterre au xiii^e siècle¹⁷ pourrait ainsi être lu comme une addition de deux abréviations ayant du sens : *Mal(ay) + i(n) chu(la)*, pour *Malai Insula*, c'est-à-dire « l'île des Malais ». Cette graphie a sans doute également été inspirée par une autre apparue un siècle plus tôt, sur une carte du célèbre géographe Idrisi, notamment celle où les noms arabes sont transcrits en écriture latine.
- 39 Considérons maintenant cette carte établie par Idrisi et datée du xii^e siècle (1154) (cf. Al-Edrisi), non pas celle représentant le terre sous forme circulaire, comme un globe « inversé » : choisissons la copie qui en fut faite « en plan ». Quand bien même les inscriptions qui y figurent seraient postérieures à la carte originale, elles restent néanmoins fiables en tant que translittérations de termes arabes et non pas de termes arabes traduits en latin. Il s'agit bien de termes arabes initialement employés : on ne lit pas « *komor insula... malai insula* ».

Illustration 4



Carte de « Malichu » (1285)

- 40 La question de la confusion possible d'Idrisi entre l'île Ramni (Malay) et l'île Komr ne rentre pas ici en ligne de compte. Seule la terminologie arabe et son évolution sont envisagées. Notre analyse se veut strictement linguistique et exclut toute prise de position quant au bien-fondé de l'organisation du monde choisie par Idrisi. Le planisphère qui nous préoccupe ici porte bien en effet des mentions de translittérations en lettres latines de noms écrits en arabe¹⁸. Nous pouvons ainsi lire sur l'espace réservé à l'île de Madagascar : « *gésira al komor (...)* *gesira malai* ». Sachant que le mot « *gésira* » signifie bien « île », nous reconnaissons d'abord l'usage arabe de nommer la Grande Île « *Komr* » (Allibert, 2001). Là où Idrisi est novateur, c'est quand il qualifie l'île d'« île des Malais » ou « île dont la capitale est Malaï » (Viré, 1984, 29), faisant clairement référence aux populations malayo-polynésiennes (jugées comme venant de Malaisie par l'aspect physique de sa population, d'un type physique déjà connu par les marins arabes dans la péninsule indonésienne). Ou bien il faut considérer qu'Idrisi, de par l'organisation particulière de sa carte, commet une confusion avec une ou des îles de la péninsule indonésienne. Nous n'entrerons pas dans ce débat. Ce qui nous intéresse ici, c'est l'avenir d'une expression toponymique qui finira par désigner l'île toute entière reconnue désormais sous le nom de « Madagascar ».
- 41 Partons de la graphie « *gésira malai* » et inversons les termes (pratique linguistique courante et plausible) : nous obtenons « *malai - gésira* ». Le *-l* de *malai* va peu à peu être recopié comme étant un *-d* (un peu comme on passe du grec « lamda » λ au « delta » δ), pour donner désormais la graphie « *madai* ». Le mot *gésira* deviendra peu à peu « *gasira* » évoluant vers « *gasra* » par transformation du *-i* en un *-c* pour arriver enfin à « *gascar* ». Ainsi s'est dessiné avec le temps l'équation « *gésira malai – malaigésira – madaig(é)scra – madégescar*¹⁹ – *madégasca* – *madagascar* ». Voici comment une localisation

libellée en arabe au XII^e siècle est passée à travers toute une série de transformations scripturales au hasard de la qualité des copistes qui se sont succédé pour la transmettre jusqu'à l'écrire comme on peut la lire aujourd'hui.

- 42 Dahl et d'autres linguistes semblent avoir vu juste, sans parler de Flacourt et d'autres navigateurs européens qui ne purent que constater la véritable présence de ces populations à « peau claire », parlant une langue similaire au malais (sinon cette langue même). En effet, l'Amiral Hollandais Cornélis Van Houtman, de passage à Madagascar en 1595, prit la peine d'établir un petit lexique de mots malais et malgaches à l'usage des employés de la voc. Les mots malais et malgaches mis en vis-à-vis y apparaissent nettement similaires (Grandidier *et al.*, 1903, I, 237-239).

L'île de Cerné

- 43 Se basant sur les textes de Pline l'Ancien, des auteurs anciens ont parlé d'une île située auprès de la côte orientale d'Afrique à laquelle ils ont donné le nom de Cerné. Ce même nom apparaît également pour désigner une autre île située cette fois sur la côte occidentale africaine. D'après Grandidier, « *Mercator, les Sanson, le P. Hardouin, Brotier, Delisle, etc., identifient sans hésiter, la Cerné orientale avec Madagascar* ».
- 44 L'origine du nom « Cerné » est vraisemblablement indienne. Dans le sud de l'Inde, dans la région du Kerala, existait il y a 2000 ans un État appelé en langue tamoul *Cheralam*. Les noms *Chera*, *Sera* et *Kera* sont des variantes de ce même mot. Le phonème *Ser* en latin a la même signification. Ce mot est associé à l'État du Kérala, le mot « *Ceramdivu* » étant mis pour désigner l'île des rois de Cera (l'île appartenant aux rois du Cera ou *Ceralam*, situé en face sur le continent), c'est-à-dire l'île de Ceylan.
- 45 Rappelons que le *Périple* fait référence au royaume de *Cheras* et que Pline en parlera sous le nom de *Chelobotras*. On sait encore qu'au VI^e siècle, Cosmas Indicopleuste appelle l'île *Sielen Diva* (pour *Celam* mis pour *Cera*).
- 46 Également connue sous le nom de *Taprobane*, l'île portait le nom de *Cerantivu* en ancien tamoul et malayalam (= *ceran diva* = île de Ceran), d'où le nom de *Serendib* ou *Sarandib* que les Arabes lui donneront quand les Perses l'appelleront *Serendip*.
- 47 L'île de Cerné telle que citée par les auteurs de l'Antiquité ne peut plus être localisée sensément ailleurs que dans l'océan Indien, quelles que soient les latitudes et les longitudes qu'on lui attribue. Il est désormais difficile de parler d'elle comme d'une paradoxographie, puisqu'elle a bien sa définition propre et ne peut donc être confondue avec Madagascar.
- 48 Les hypothèses qui viennent d'être présentées entrent dans le cadre d'un travail d'ampleur plus importante portant sur l'histoire des sources documentaires relatives à l'ouest de l'océan Indien. Notre propos n'a été que de faire partager quelques réflexions que m'ont inspirées les recherches que j'ai entreprises voilà quelques années. La compréhension du passé malgache et comorien demande en effet une relecture des textes anciens. Nous en sommes convaincus, tout comme Malte-Brun (1836) qui déclarait déjà, il y a plus d'un siècle, que « *si, en général, une saine critique doit circonscrire dans un cercle fort étroit les connaissances positives des anciens, elle doit ouvrir un vaste champ à ces bruits vagues, à ces traditions obscures qui, dans tous les temps, ont devancé des notions exactes.* »

BIBLIOGRAPHIE

AL-EDRISI, 1154, *Tabula Rogeriana*, copie moderne conservée à la Bibliothèque nationale de France (MSO Arabe 2221). L'île de Madagascar est placée dans le coin supérieur gauche, avec les mentions susdites. http://fr.wikipedia.org/wiki/Tabula_Rogeriana#mediaviewer/File:TabulaRogeriana.jpg

ALLIBERT C., 1988, *Les contacts entre l'Arabie, le golfe persique, l'Afrique orientale et Madagascar : confrontation des documents écrits, des traditions orales et des données archéologiques récentes*, dans J. Pouilloux (dir.), *L'Arabie et ses mers bordières. I. Itinéraires et voisinages*, séminaire de recherche 1985-1986, Travaux de la Maison de l'Orient, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, p. 111-126.

ALLIBERT C., 1990, *Textes anciens sur la côte est de l'Afrique et l'océan Indien occidental*, Travaux et documents 8, Paris, Ceroi-Inalco, 176 p.

ALLIBERT C., 2001, « Le mot "Komr" dans l'océan Indien (avec une note sur Qanbalû) », *Études océan Indien*, n°31, p. 13-33.

ALLIBERT C., 2005, « L'île "Madeigascar" décrite par Marco Polo est-elle bien Madagascar ? Réévaluation des hypothèses », *Cahiers de la Société asiatique*, n.s., IV (D'un Orient à l'Autre. Actes des troisièmes journées de l'Orient. Bordeaux, 2-4 octobre 2002), Paris/Louvain, Peeters, p. 73-82.

ALLIBERT C., 2010, « L'île de Iambulos est-elle Madagascar », *Pount*, n°4, p. 103-119.

ALTMARE B. M., 2014, « Madagascar avant Madagascar : l'île Ménouthias des anciens et les premières représentations de l'île de Saint-Laurent », *Anabases*, n°19 (Traditions et réceptions de l'Antiquité), p. 227-241.

ARRIANUS F., [85-146], *Periplus maris erythraei*, ms. en grec conservé à la Bibliothèque universitaire d'Heidelberg, <http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/cpgraec398/0001>.

CASSON L., 1989, *The Periplus Maris Erythraei*, Princeton, Princeton University Press, 320 p.

CHANTRAINE P., 2009, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, nouvelle édition par J. Taillardat, O. Masson et J.-L. Perpillou, avec en supplément les *Chroniques d'étymologie grecque (1-10)* rassemblées par A. Blanc, C. de Lamberterie et J.-L. Perpillou, Paris, Klincksieck, 1436 p.

CLOCKERS A., 1992, *Premier dénombrement pour une banque de données bibliographiques sur les sciences humaines des Comores*, collab. C. Allibert et P. Vérin, Travaux et documents 17, GRECO-CEROI-INALCO, Paris, Inalco, 117 p.

CLOCKERS A., 2005, « Une présentation des sources documentaires écrites des Comores et de Mayotte : état des lieux et perspectives », *Ya Mkobe (Revue du Centre national de documentation et de recherche scientifique)*, Moroni/Paris, CNDRS/KOMEDIT, déc., n° 12-13, p. 9-25.

CLOCKERS A., 2010, « Une clé plausible de l'énigme des Wak-Wak : le platycerium alcorné », *Taārifā (Conseil général, Mayotte, Mamoudzou)*, n°2, p. 55-66.

CLOCKERS A., 2014, *Comores. Dictionnaire bibliographique (Monde swahili - océan Indien)*, Mayotte, 1200 p. (inédit).

CONTI N. DE, 2004, *Le voyage aux Indes de Nicolo de Conti, [suivi de] La relation de Pero Tafur*, préf. G. Bouchon, prés. A.-L. Amilhat-Szary, trad. Diane Ménard, Paris, Chandeigne, 173 p.

- DAHL O.C., 1991, *Migration from Kalimantan to Madagascar*, Oslo, Norwegian University Press, 147 p.
- Dictionnaire Grec-Français*, Paris, Hatier, 1963.
- Dictionnaire Français-Grec*, Paris, Hatier-Belin, 1963.
- FLACOURT É. DE, 2007, *Histoire de la Grande Isle de Madagascar*, prés. et annot. C. Allibert, Paris, Inalco/Karthala, 712 p.
- FERRAND G. (trad., rev. et annot. par), 1913, *Relations de voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-orient du VIII^e au XVIII^e siècles*, Paris, Ernest Leroux, 743 p.
- GAFFIOT F., 1937, *Dictionnaire illustré Latin-Français*, Paris, Hachette (1^{re} éd., 1934).
- GEVREY A., 1870, *Essai sur les Comores*, Pondichéry, A. Saligny, 307 p.
- GRANDIDIER A., 1872, *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar*. Vol. I, part. 1 : *Géographie physique et astronomique : Atlas*, Paris, Impr. Nationale., 1892, *Histoire de la géographie de Madagascar*, Paris, Impr. Nationale, 334 p. (1^{re} éd., 1885).
- GRANDIDIER A. et al., 1903, *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar et les îles voisines*, 9 tomes, Paris, Comité de Madagascar.
- GRATALOUP C., 2009, *L'invention des continents : comment l'Europe a découpé le monde*, Paris, Larousse, 224 p.
- HÉBERT J.-C., 1991, « L'équation Dina Morare = Memorare = Zarin (Seyhelles) (à partir des cartes de Cantino et de Cabot) », *Études océan Indien*, n°13, p. 65-118.
- HÉBERT J.-C., 1965, « *La cosmographie malgache* », suivie de « *L'énumération des points cardinaux et l'importance du Nord-Est* », *Taloha*, h.s., série consacrée à l'archéologie des Annales de l'Université de Madagascar, Lettres et Sciences humaines, *Taloha 1 - Archéologie*, Tananarive, Société nouvelle de l'imprimerie Centrale, p. 83-195.
- HUNTINGFORD G.W.B., 1980, *The Periplus of the Erythraean Sea*, Londres, Hakluyt.
[L'auteur ne publie que la traduction anglaise, sans le texte grec qui n'a donc pu être utilisé dans cet article].
- JACOB C., 1995, « *L'Inde imaginaire des géographes alexandrins* », dans J.-C. Carrière (dir.), *Grèce, Inde ancienne : regards croisés en anthropologie de l'espace. Colloque international de Besançon (4-5 décembre 1992)*, Besançon, Presses Univ. de Franche-Comté, p. 61-80.
- JANVIER Y., 1975a, « *La géographie gréco-romaine a-t-elle connu Madagascar ? Le point de la question* », *Omalysy Anio* (Université de Madagascar, UER Histoire), n°1-2, p. 11-41.
- JANVIER Y., 1975b, « *Histoire ancienne et océan Indien dans les perspectives malgaches* », *Omalysy Anio* (Université de Madagascar, UER Histoire), n°1-2, p. 211-226.
- JOUANNÈS C., 2001, « La "Sufâlîya", un poème du maître-pilote Shihâb Ad-Dîn Ahmad Bin Mâjid. Essai de traduction, notes et commentaires », *Études océan Indien.*, n°31, p. 35-114.
- LASSALLE T., 1990, *Cartographie. 4000 ans d'aventures et de passion*, Paris, Institut géographique national/Nathan, 155 p.
- LE GOFF J., 1957, *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Seuil, coll. « Le Temps qui court », 192 p.
- MALTE-BRUN, 1836, *Précis de la géographie universelle. Vol. 1 : Histoire de la géographie*, Paris, A. André, 698 p.
- MARCO POLO, 2011, *La description du monde*, Paris, Livre de Poche, 408 p.

MARCOTTE D., 2012, « Le Périples de la mer Érythrée dans son genre et sa tradition textuelle, dans Topoi Orient-Occident », dans M.-F. Boussac, J.-F. Salles et J.-B. Yon Lyon (éds.), *Autour du Périples de la mer Érythrée. Actes du séminaire des 13 et 14 décembre 2010*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, suppl. 11, p. 7-25.

MAUNY R., 1968, « Le Périples de la mer Érythrée et le problème du commerce romain en Afrique au sud du Limes », *Journal des Africanistes* (Paris, Société des Africanistes), vol. 38, n°1, p. 19-34.

REMACLE P., L'antiquité grecque et latine du moyen âge, http://remacle.org/bloodwolf/erudits/anonyme/periple1.htm#_ftnref60.

ROUGÉ J., 1988, « La navigation en mer d'Érythrée dans l'Antiquité », dans J. Pouilloux (dir.), *L'Arabie et ses mers bordières. I. Itinéraires et voisinages*, séminaire de recherche 1985-1986, Travaux de la Maison de l'Orient, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, p. 59-74.

SCHOFF W.H., 1912, *The Periplus of the Erythraean Sea: Travel and Trade in the Indian Ocean by a Merchant of the First Century*, London/Bombay/Calcutta, Longmans, Green & Co, 317 p.

TCHERNIA A., 1995, « Moussons et monnaies : les voies du commerce entre le monde gréco-romain et l'Inde », *Annales. Histoire, sciences sociales*, n°5, p. 991-1009.

VAGNON E., 2011, Les rivages africains de l'océan Indien : cartographies occidentales du xive au xvie siècle, projet Anr MeDian (CNRS/BNF), Bnf-Département des cartes et plans, <http://www.lefc.fr/new/articles/210-article-5.pdf>.

VIRÉ F., 1984, « L'océan Indien d'après le géographe Abû Abd-Allah Muhamad ibn Idris al-Hamûdi al-Hasanî, dit Al-Sarif al-Idrisi (493-560 H/1100-1166) », *Études sur l'océan Indien* (Saint-Denis de La Réunion, Université de La Réunion), p. 13-46 (coll. « Travaux de l'Université de La Réunion »).

NOTES

1. À l'identique de ceux de la Renaissance, ces érudits se sont ingéniés à retrouver de vieux manuscrits grecs et romains pour les publier et tenter de les traduire (en diverses langues européennes). Les cartographes vont « nourrir » leurs nouvelles cartes des informations glanées aux mêmes sources, profitant du développement de l'imprimerie qui amplifia le nouvel engouement pour les « antiquités », engouement caractéristique de cette période de l'histoire européenne.
2. De l'Antiquité gréco-romaine jusqu'aux premières découvertes européennes des xv^e et xvi^e siècles.
3. Callimaque en premier, célèbre bibliothécaire d'Alexandrie.
4. Laissant de côté ceux qui relèvent davantage de la tératologie.
5. Ptolémée cite un certain Diogénès et un certain Théophilos comme faisant partie de ses informateurs et qu'il appelle « οἱ εἰς τὴν Ἀζανίαν πλέοντες », « ceux qui naviguent le long des côtes d'Azanie » (Marcotte, 2012, 14-15, & note 42).
6. Il en est d'autres dont les plus récents sont repris dans la bibliographie en fin d'article.
7. A. GRANDIDIER en fournit les listes dans son *Histoire de la géographie de Madagascar*, parue en 1885.

8. MARCOTTE (2012, 14, note 39) en parle en se référant clairement à Pline qui parle de ses « *nostris negociatores* ».
 9. Comme dans le cas de l'île de Cerné (voir *infra*).
 10. Il ne s'agit pas ici de revenir sur les explications fondamentales déjà fournies sur le sujet notamment par ALLIBERT, HÉBERT et JOUANNÈS. Il suffit de se référer à la bibliographie présentée en fin d'article.
 11. Voir sur ce sujet précis l'article indispensable d'ALLIBERT consacré au mot « *Komr* » (2001).
 12. Ayant passé plus de vingt-cinq années sur ces îles, j'ai pu apprécier cette Lune qui, aussi belle soit-elle, ne l'est pas plus que dans les Ardennes belges, à Madagascar, au Rwanda, en Tunisie, au Maroc ou à Istanbul.
 13. Voir le long article de HÉBERT sur ces *Nuages* (1965).
 14. C'est d'ailleurs ce qui les a fait remarquer : contrairement à la Lune, ils ne se « déplacent » ni ne changent d'aspect dans le ciel astral.
 15. *Ibidem*, précisant que telle était l'opinion de Gevrey et de Malte-Brun.
 16. Surtout après la présentation de la transformation du *Ph-* en *F-* devenu *K-*, il devient aisé d'imaginer la transformation du *F-* initial en *I-* aboutissant au nom de *Iamboulos*.
 17. Mappemonde de Richard de Haldingham, dans la cathédrale d'Hereford, datée de 1285.
 18. Dix copies manuscrites du *Livre de Roger* existent aujourd'hui, dont cinq ont le texte complet et huit les cartes. Deux copies sont conservées à la BNF, dont la plus ancienne, date d'environ 1325 (MS Arabe 2221). Une autre copie, faite au Caire en 1553, est conservée à la Bodleian Library à Oxford (Mss. Pococke 375). Il a été acquis en 1925. Le manuscrit le plus complet, qui comprend la carte du monde et la totalité des soixante-dix cartes des sections, est conservé à Istanbul.
 19. On connaît également la graphie « *madégester* », le *-i* étant alors écrit *-t* au lieu de *-c*.
-

RÉSUMÉS

Les textes et les cartes anciennes consacrés à l'Afrique orientale et à l'océan Indien renferment des noms restés incompris jusqu'à ce jour. Cet article propose quelques hypothèses d'interprétation de ces noms qui semblent bien avoir désigné Madagascar. C'est une relecture essentiellement linguistique qui a permis à l'auteur d'aboutir à des conclusions constructives ouvrant désormais d'autres perspectives.

The ancient texts and maps about the eastern coast of Africa and the Indian Ocean show words and names unexplained so far. This article gives some tentative suggestions supposed to concern Madagascar. This reappraisal is specifically put in linguistic terms and leads to some astonishing conclusions bringing forth further questioning.

INDEX

Index géographique : océan Indien, Madagascar

Thèmes : anthropologie (Afrique)

Mots-clés : antiquité, navigation, océan Indien, copistes, géographes arabes

Keywords : Antiquity, Navigation, Indian Ocean, Copists, Arab Geographers

AUTEUR

ALAIN CLOCKERS

Chercheur associé

Centre de recherche sur les sociétés de l'océan Indien (Cresoi), Université de La Réunion